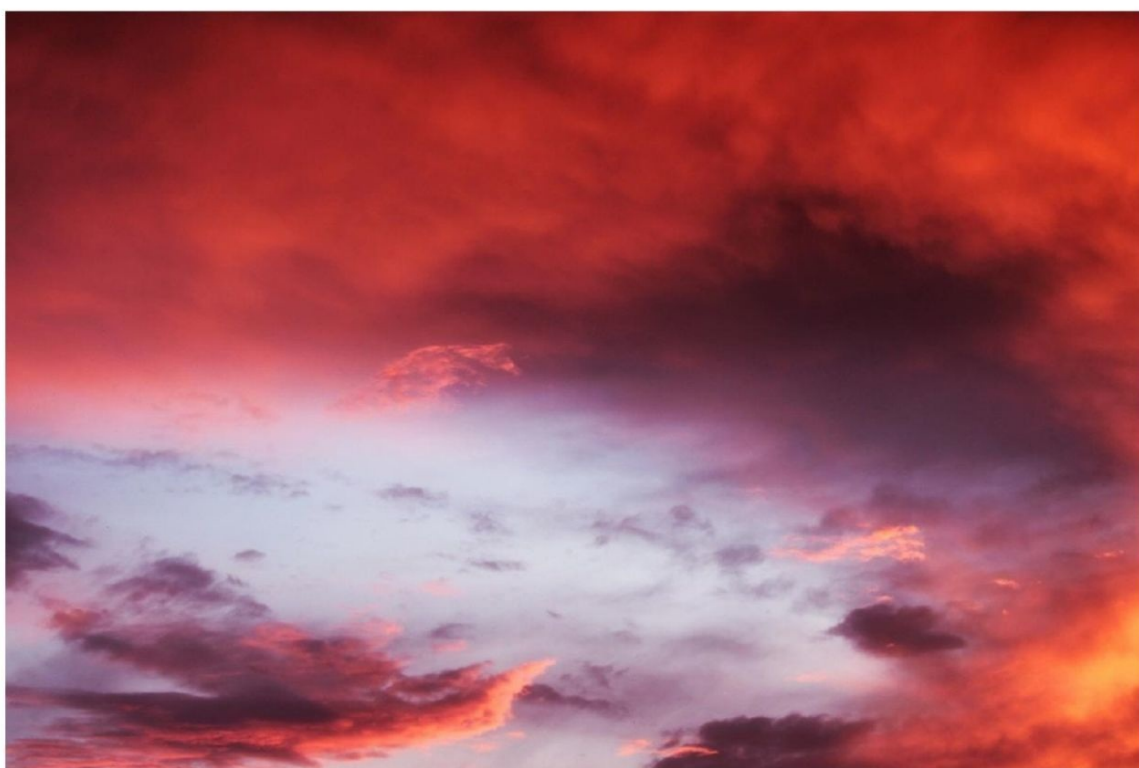


ON VA EN RESTER LÀ !

Nicolas BILLY



Nicolas Billy

On va en rester là !

© Nicolas Billy, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5928-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Tous ensemble dans leur Galère, ils ont foncé têtes baissées et ils sont tombés de la falaise.

Maintenant qu'ils chutent et effrayés par le choc de l'impact, ils rament de toute leur force en pensant qu'ils vont pouvoir remonter la pente.

Partie 1

Dans un immense ciel bleu marine bien humide après une pluie abondante à peine terminée, le soleil l'éclaire de toute sa puissance pour le sécher au plus vite.

Au-dessus d'une large vallée forestière cernée de montagnes aux sommets enneigés, des dizaines d'oies migratoires volent en formation en adoptant une forme géométrique en V. Cette intelligence collective augmente la durée du vol en se partageant la résistance de l'air et la fatigue. Exténuée, l'oie de tête se retire de son poste d'éclaireur et effectue une rotation vers l'arrière pour être immédiatement remplacée à l'avant. Derrière certaines poussent des cris pour encourager celles de devant à maintenir leur vitesse. Chacune d'entre elles, peut et devra mener la marche. C'est une entraide mutuelle indispensable, car la solitude d'un tel voyage se résume à l'impossibilité de parcourir de telles distances considérables pour aller y trouver un refuge salvateur.

Sur une moto bruyante et pétaradante, un homme de noir vêtu roule à vive allure au milieu d'une forêt de sapins dense et sombre. À travers l'alignement parfait des troncs d'arbre qui démontre le travail de la main de l'homme et la domestication du monde sauvage, le véhicule se déplace rapidement en rugissant féroce. Puis le motard sort de la forêt et entame une longue suite de lacets vers le sommet d'une montagne dépourvue de toute végétation et au bout de la montée sur un parking, il s'arrête juste à côté d'un panneau en bois où figure l'inscription : « Col de l'Espérance ». À califourchon sur l'engin, il observe au loin en contre-bas, la vallée tapissée d'une épaisse forêt aux reflets noirs et verts et au-dessus de laquelle un panache de fumée blanche s'élève verticalement pour se dissiper dans le ciel bleu azur sans aucun nuage.

Dans une clairière encerclée par un bois obscur, une maison entièrement brûlée termine de se consumer en un immense amas de braises encore fumantes. À l'intérieur, quelques pans de murs restent encore debout et des morceaux noircis de charpente s'élèvent piteusement. Un camion de pompiers stationne juste à côté et ses gyrophares étincèlent sur les conifères aux alentours. Casque sur la tête et visière baissée, deux pompiers enroulent un long tuyau d'arrosage à l'arrière du véhicule. Un peu à l'écart et tête nue, deux autres combattants du feu observent le brasier quasiment circonscrit. Chacun porte un masque chirurgical recouvrant le nez et la bouche.

Pompier qui tient dans les mains un porte document écritoire :

« Chef, qu'est-ce que je mets dans le rapport d'intervention pour le nombre de victimes et la cause de l'incendie ? »

Chef pompier :

« Pour l'instant, tu notes six victimes adultes. La police fera son enquête sur les causes de l'incendie. »

Seuls les crépitements des dernières braises résonnent dans ce décor lugubre d'où s'échappent brièvement quelques flammes. Devant eux à même le sol, deux draps blancs mortuaires recouvrent deux formes non distinctes. À proximité avec son casque sur la tête et la visière baissée, un pompier place un autre linceul blanc sur deux corps calcinés et enlacés l'un à l'autre.

Chef pompier :

« C'est très étrange, je n'ai jamais vu ça. On dirait trois couples d'amoureux surpris par la rapidité de l'incendie et sachant qu'ils ne pouvaient pas y échapper, ils ont décidé de mourir dans les bras l'un de l'autre. »

Par une belle matinée ensoleillée, un chaleureux mas provençal se substitue aux regards du monde extérieur enveloppé dans une forêt compacte et sombre d'épicéas. Une berline allemande coupée stationne devant la maison et en sort une femme d'une quarantaine d'années, Julie, avec un beau visage entouré de cheveux lisses colorés de teintes rousses, douces et discrètes. Bien habillée et élégante, elle n'est pas grande, mais affiche fièrement une silhouette pulpeuse. De la portière avant passager, elle s'empare d'un objet cylindrique recouvert avec ajustement d'un tissu occultant. Par l'anneau supérieur qui dépasse, elle le porte en marchant pour le poser sur une table en plastique au milieu de la terrasse devant la maison. Avec délicatesse, elle enlève la housse et découvre une cage à oiseaux à l'intérieur de laquelle deux perruches se tiennent immobiles sur une balançoire. L'une arbore un plumage entièrement noir et l'autre exhibe des couleurs vives et chatoyantes.

Au centre de la terrasse derrière une grande baie vitrée, un chien, un bichon blanc frisé, aboie en grattant ses pattes avant sur le verre. Une femme, Martine, s'approche et ouvre la baie vitrée. Elle porte un masque chirurgical et l'enlève en le baissant sur son cou. Elle aussi a une quarantaine d'années, un visage fatigué avec des traits anguleux et une coupe de cheveux carré court au-dessus des oreilles et légèrement effilé. Habillée sans goût, elle porte un jeans et un pull uni trop grand pour sa silhouette, banal et rendu lâche par beaucoup de lavages successifs. Elle accueille chaleureusement Julie en la prenant dans ses bras.

Julie avec un léger mouvement de recul :

« Tu portes un masque maintenant ? »

Martine sans conviction :

« Non, pas avec toi, je te connais et je peux l'enlever... Comment tu vas ? »

Julie, calme dans les retrouvailles :

« Oui ça va bien merci. »

Le chien glapit en s'appuyant de ses pattes avant sur les tibias de Julie et en frétilant nerveusement de la queue.

Martine avec autorité :

« Choupi, arrête ! »

Tout en prestance avec sa jupe mi-longue, Julie s'accroupit légèrement pour le caresser ce qui le calme immédiatement.

Martine comme si elle s'adresse à un enfant :

« Mais oui, Choupi, tu as reconnu Julie, hein ? »

Julie se relève.

Martine avec intérêt :

« Et tu as fait bonne route ? »

Julie avec un léger dégoût :

« Oh pour sortir de Paris, c'était le chaos total. Beaucoup trop de monde et des embouteillages sans fin. On a l'impression que tout le monde fuit pour partir en Province et les gens sont vraiment terribles, impatients et tout le temps énervés. »

Martine avec naturel :

« Oh m'en parle pas ! Pour rien au monde, je retourne habiter à la Capitale. »

Martine s'approche de la cage aux oiseaux avec curiosité.

Martine avec un large sourire :

« Mais c'est quoi ces magnifiques oiseaux ? »

Julie affiche un visage légèrement contrarié :

« Oh oui... Je les ai achetés il y a un mois sur les quais de Seine. Ce sont des perruches Opéra de Sumatra, mais je ne comprends pas. Le vendeur m'a dit que c'est un couple qui ne se sépare jamais et qu'ils restent ensemble toute leur vie.

Le noir, c'est le mâle et la femelle est pleine de couleurs. Il paraît que pour l'attirer, c'est elle qui chante aussi bien qu'une cantatrice, mais la mienne, elle reste silencieuse. Je ne l'ai encore jamais entendue chanter. Je n'ai pas l'impression qu'elle soit heureuse avec lui. »

Martine, crédule puis avec connivence :

« Oh qu'est-ce que c'est romantique, toute la vie à deux. Remarque, je la comprends la pauvre. Si c'est pas le bon et enfermée là-dedans avec lui, c'est sûr que ça donne pas envie de chanter ! »

Julie avec fatalisme :

« Oui ce doit être ça, sûrement... Bon, je vais chercher mes valises. »

Martine en posant ses mains sur le bras de Julie :

« Non, laisse. Jean-Luc va s'en occuper et comme il ne fait jamais rien de ses journées. »

Martine se penche dans l'embrasure de la baie vitrée.

Martine en élevant fortement la voix et autoritaire :

« Jean-Luc... »

Dans la maison au milieu d'un escalier sombre et étroit, Jean-Luc tient une valise pesante au bout d'un bras et de l'autre, il porte sur son épaule un sac de voyage bien rempli et lourd. Il a une quarantaine d'années et un crâne déjà bien dégarni. Avec sa barbe grisonnante et négligée, son survêtement de sport sans goût lui donne une apparence peu soignée. Il grimpe lentement les marches avec difficulté. L'effort est intense.

Jean-Luc à bout de souffle :

« Putain ! »

Dans le salon de la maison, un imposant télescope est positionné à côté de la baie vitrée donnant sur la terrasse à l'extérieur. À proximité sur une vieille commode en bois repose la cage aux oiseaux. À l'intérieur, les volatiles restent silencieux et séparés dans un coin, chacun sur une balançoire.

Au-dessus, une large télévision à écran plat diffuse le journal télévisé avec la mention : « édition spéciale ». Un présentateur en costume à l'allure impeccable trône assis derrière une longue table circulaire. Le panorama de Paris s'étale derrière lui avec la Tour Eiffel et le champ de Mars au premier plan.

Présentateur avec une voix monocorde et sans émotion :

« Avant l'allocution exceptionnelle de ce soir du Président de la République, revenons un instant sur les origines de cette épidémie de SRAS, le syndrome respiratoire aigu sévère. Cette contagion touche la planète entière et certains